

LECTURES ACTUELLES
D'ŒUVRES DE BALZAC

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

© L'Harmattan, 2006
ISBN : 2-7475-9986-8
EAN : 9782747599863

Sous la direction de
Nicole Ramognino

LECTURES ACTUELLES
D'ŒUVRES DE BALZAC

Le procès littéraire ou l'extension du domaine du possible

VOLUME 1

L'Harmattan

5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Hongrie
Könyvesbolt
Kossuth L. u. 14-16
1053 Budapest

Espace L'Harmattan Kinshasa
Fac. des Sc. Sociales, Pol. et Adm. ;
BP243, KIN XI
Université de Kinshasa - RDC

L'Harmattan Italia
Via Degli Artisti, 15
10124 Torino
ITALIE

L'Harmattan Burkina Faso
1200 logements villa 96
12B2260
Ouagadougou 12

Collection Logiques Sociales
fondée par Dominique Desjeux
dirigée par Bruno Péquignot

Série Littérature et Société
dirigée par Florent Gaudez

Au-delà de la seule analyse interne du texte littéraire et de la stricte étude de ses conditions externes de production et de circulation, le paradigme des recherches "littéraires" gagnerait à s'ouvrir davantage aux déterminants humains dans les processus littéraires, tandis que les dimensions sociales des *productions symboliques*, en l'occurrence ici littéraires, mériteraient une meilleure prise en compte par les protocoles sociologiques.

Considérant la littérature comme un *fait social total* susceptible de faire progresser le raisonnement sociologique, cette série se donne ainsi comme objectif de valoriser la complémentarité des approches "littéraire" et sociologique.

Elle est donc destinée à accueillir tant les approches socioanthropologiques ouvertes sur le questionnement de la littérature, que les approches littéraires à forte ouverture socioanthropologique, en se fondant sur le postulat selon lequel la littérature est un véritable *processus de connaissance* humaine et sociale et qu'il existe entre l'activité de raconter une histoire et le caractère temporel de l'expérience humaine une corrélation qui n'est pas purement accidentelle, mais présente une forme de nécessité transculturelle.

Dernières parutions

Jacques LEENHARDT, Pierre JOZSA, *Lire la lecture. Essai de sociologie de la lecture*, 1999.

Pierre V. ZIMA, *Pour une sociologie du texte littéraire*, 2000.

Pierre V. ZIMA, *Manuel de sociocritique*, 2000.

Pierre V. ZIMA, *L'ambivalence romanesque. Proust Kafka, Musil*, 2002.

À paraître

Florent GAUDEZ (dir.), *Texte littéraire et Sociologie*, 2004.

Pierre V. ZIMA, *L'indifférence romanesque. Sartre, Camus, Moravia*, 2004.

Pour les uns (spécialistes de la littérature) comme pour les autres (les professionnels des sciences de l'homme), [...] la littérature n'a rien à voir avec la connaissance, la vérité avec les chansons : pur jeu formel de ses éléments constitutifs, dira-t-on là, la littérature ne se désigne qu'elle-même ou alors elle déconstruit et bloque ses pseudo-affirmations ; vague reflet du monde, ajoutera-t-on ici, elle ne se laisse pas réduire à des propositions susceptibles d'être infirmées ou confirmées. On pourra rétorquer aux uns et aux autres que si la littérature ne nous apprend pas quelque chose d'essentiel sur la condition humaine, on ne se soucierait pas de revenir parfois à des textes vieux de deux « millénaires », et que si la vérité littéraire ne se laisse pas réduire aux procédés de vérification courants, c'est qu'il pourrait y avoir plusieurs sortes de vérification. Celle des textes littéraires sera, non pas étroitement référentielle, mais intersubjective ; elle consistera en l'adhésion de ses lecteurs, par delà les frontières des pays ou des siècles. C'est la raison pour laquelle Sophocle et Shakespeare, Dostoïevski et Proust continuent de combler non seulement nos aspirations esthétiques mais aussi notre besoin de savoir et de comprendre.

Todorov (1995, 11-12).

Avant-propos

Lectures actuelles d'œuvres de Balzac se compose de deux tomes qui ont pour objectif unique de proposer un programme de recherche en sociologie du procès littéraire et, notamment, du moment de la réception littéraire, programme de recherche qui garde largement encore un caractère exploratoire et « laborieux ». Ces deux traits « exploratoire » et « laborieux » sont soulignés pour manifester les difficultés que nous avons rencontrées à rendre opératoire une sociologie du « procès littéraire » en tant que tel. Nous voulions particulariser ce programme en tentant de conserver les qualités « littéraires » de notre objet, et de ce fait, en osant nous éloigner, quand nous le pouvions, des recherches sur les pratiques culturelles, cette observation traitant la littérature comme les autres objets ou pratiques culturelles sans chercher à différencier ces dernières entre elles. Nous ne voulions pas, non plus, observer comment les pratiques de lecture pouvaient segmenter les populations et les publics, craignant de ne rencontrer, à travers notre observation, que le paradigme de la théorie de la légitimité culturelle. Nous avons ainsi écarté de notre interrogation toute question sur la « valeur » littéraire des œuvres et toute critique du champ littéraire, cette observation ayant déjà donné lieu à bien des travaux et publications. Nous ne pouvions cependant pas éviter empiriquement la question. C'est l'une des raisons (mais ni la seule ni la plus fondamentale) du choix de l'auteur et des œuvres sélectionnées pour explorer notre programme de recherche. Balzac est un auteur « légitime », comme ses œuvres, *Le colonel Chabert* ou *La peau de chagrin*, sont des œuvres consacrées, et nous le verrons, la difficulté empirique a été certainement de rencontrer des lecteurs actuels.

Nous étions en même temps très sensibles aux travaux de recherche sur la réception artistique menés par J.-C. Passeron,

et sa défense de l'observation de la réception réelle des publics réels. Même si cette ambition reste, en l'état et pour notre propos, encore vague, notre réflexion portait et porte toujours sur les diverses transformations que le chercheur peut être amené à faire par ses outils, concepts, méthodes et méthodologies, par rapport à cet objectif. De ce point de vue, le titre même du deuxième ouvrage est problématique : avons-nous bien mis en scène des lecteurs réels ou des lectures attestées ? Comme nous le verrons, ces deux expressions ne sont pas équivalentes.

Notre tentative a été et demeure aussi « laborieuse » puisque nous n'avons pas pu toujours échapper aux habitudes et aux raisonnements, aux options méthodologiques et théoriques de la sociologie classique ou académique. C'est ainsi que les différents chapitres de ces deux volumes envisagent de manières diverses la réception actuelle d'œuvres de Balzac. Et il a été difficile de toujours éviter le paradigme de la classification et du classement, même si notre objectif était autre : montrer que la différenciation sociale pouvait servir, par la coordination des actes de lecture différenciés, la thèse du procès littéraire comme production commune de sens, susceptible de s'institutionnaliser.

Ainsi nous avons tenté d'avancer dans un univers de recherche inconnu que nous voulions rendre opératoire, mais ces allers étaient souvent suivis de retours vers des rives ou des bases théoriques et méthodologiques plus rassurantes parce que mieux connues. Cela fait-il de ces ouvrages un ensemble hétéroclite de textes ou bien un véritable *continuum* qui a une unité ? C'est au lecteur de répondre à une telle question. Quant aux auteurs, ils ont le sentiment qu'un chemin est indiqué vers un programme de recherche spécifique, que la progression même des deux livres décline. Le premier volume se compose d'une première partie, d'abord théorique, dans laquelle nous interrogeons la notion de réception. Nous en proposons un cadre théorique général

(le chapitre 1), faisant de cette activité un moment particulier du procès littéraire, conçu lui-même comme un procès social. Le chapitre 2 essaie de reconstituer les diverses opérations méthodologiques effectuées en montrant les différences et les avantages ou limites qui en découlent pour l'observation. La seconde partie du premier volume est constituée d'un chapitre 3 qui cerne ce que nous pourrions appeler « les lectures professionnelles » et dans lequel les auteurs réfléchissent sur l'écart entre les lectures classiques et académiques des œuvres de Balzac et le concept de « procès littéraire » que nous avons adopté pour souligner la qualité « littéraire » du procès en question, ceci à partir de méthodologies classificatrices mais également génératives. La thèse sous-jacente consiste à admettre que le procès littéraire comme action sociale consiste à ouvrir des mondes possibles, et non simplement à imiter, refléter, ou transformer ce que les acteurs sociaux et les critiques littéraires peuvent appeler le « réel ». Le deuxième volume comprend une première partie, composée de deux chapitres, qui ont pour unité une réflexion sur les « livres possibles », à partir, à la fois, des réécritures ou révisions intentionnelles de l'auteur (Balzac) et des lectures attestées aujourd'hui. Le premier chapitre porte sur *Le colonel Chabert*, et ses divers manuscrits édités, livres possibles abandonnés par l'auteur mais qui semblent rester sous forme de traces dans les œuvres, du moins si l'on en croit les lecteurs actuels. Le second décrit la révision intentionnelle qu'effectue Balzac, dans *La peau de chagrin* entre l'écriture d'un conte et celle d'un roman, toujours à partir des lectures actuelles. La dernière partie de l'ouvrage rassemble les lectures attestées aujourd'hui qui élaborent et composent un/des « monde(s) commun(s) ». Les lectures d'aujourd'hui s'inscrivent et reconstruisent par là même des topiques sociales qui problématisent notre rapport au monde. Enfin la conclusion portera plus spécifiquement sur la différence entre lectures

attestées et lecteurs réels et par conséquent sur la possibilité de cumulativité entre ce programme de recherche et les autres programmes de sociologie se déclinant à partir du paradigme du classement et de la classification, sur l'intérêt théorique et méthodologique à penser, en première analyse, la réception en termes de coordination des publics, et du rôle constitutif de la littérature quant à notre rapport au monde, avant de rechercher sur quelles bases s'effectue la différenciation des publics (pacte faible ou fort de lecture, bons ou mauvais lecteurs), faisant nôtres en ce domaine les propos de T. Todorov (1995, 9) : « L'idée même des différences, entre sociétés ou entre individus, implique une communauté de propriétés qui rend la comparaison et la recherche des différences fertiles ou tout simplement possibles ». Enfin nous voulons également montrer en quoi l'observateur participe, comme les acteurs, de la construction de ce rapport au monde, notamment en montrant comment la conceptualisation que nous faisons du procès littéraire accompli comme « institution collective cognitive » peut devenir normative, si elle est reprise par les acteurs sociaux, faisant de l'activité de recherche sociologique une action sociale parmi d'autres.

La réception

Problèmes et approches

Chapitre 1

La lecture : un accomplissement social de l'échange littéraire

Nicole Ramognino

Université de Provence-LAMES

En sociologie de la littérature, on distingue, classiquement, trois domaines, la production littéraire, la réception et la sociologie des œuvres. Les trois domaines, qui sont étudiés séparément, appellent des programmes de recherche différents et dont la décidabilité varie grandement. Ce découpage analytique de l'observation du littéraire repose sur le découpage empirique, que nous pratiquons tous, qui distingue des auteurs et des producteurs du livre, des lecteurs, et le livre, lui-même, en tant qu'œuvre. Pour autant, l'approche, que nous présentons, veut prendre distance avec les présupposés implicites ou explicites d'une telle autonomisation des activités et des pratiques qui constituent les faits littéraires. Nous pensons que leur division et leur autonomisation en trois domaines, pour commode et efficace, et en même temps heuristique que soit ce découpage, mettent en œuvre des principes sur lesquels devraient porter des interrogations, et orientent la quête de la pertinence sociologique de ces objets sur des indices, certes fructueux mais qui laissent, néanmoins, dans l'ombre, peu ou prou, la spécificité des activités reconnues socialement comme littéraires. Nous nous proposons d'élaborer une perspective

considérant le procès littéraire comme un échange collectif généralisé, et de définir un programme de recherche qui, tout en restant focalisé sur l'activité de lecture, ne considère pas cette dernière comme une activité autonome, mais comme un accomplissement individuel et collectif de ce procès social.

Dans un premier temps, nous présentons, très schématiquement, un état des lieux de la sociologie de la littérature, puis, en focalisant sur l'activité de lecture, nous essayons de voir comment les chercheurs ont tenté, pas à pas, d'approcher au plus près de la particularité de l'activité de lecture, en la concevant, dans un premier temps, comme une pratique culturelle, puis, comme une activité de réception, et, enfin, en s'aventurant plus spécifiquement vers une sociologie de la lecture.

1.1. La sociologie de la lecture, ses domaines et ses problèmes

La sociologie de la lecture est l'une des trois orientations de la recherche en matière de sociologie de la littérature, développée parallèlement à la sociologie de la production littéraire ou à la sociologie des œuvres, et prend place dans un espace analytique largement fragmenté. Les recherches en matière de production littéraire se sont développées, ces trente dernières années, autour de la théorie de la distinction, initiée par Pierre Bourdieu. Ce dernier donne forme et consistance sociologique à la production littéraire dans le cadre de la théorie des champs sociaux, et il en étudie les enjeux, et les luttes qui se nouent, à l'intérieur du champ ou à ses frontières, entre les différents types d'acteurs, qui, à un titre ou à un autre, l'investissent : éditeurs, critiques, marché littéraire, auteurs, prétendants à entrer dans le champ, etc. Ces acteurs sont définis par leurs caractéristiques sociales qui donnent les variables objectives de leur description (niveau

socioprofessionnel, origine sociale, capital culturel et social, sexe, âge, etc.) et expliquent les dispositions qui les conduisent à prendre place et position dans le champ. Le programme de recherche, dans ce cadre et pour l'essentiel de sa démonstration, se fonde sur des matériaux documentaires ou institutionnels, et sur les propriétés objectives qui définissent les différents acteurs.

La sociologie des œuvres, après l'étude admirable de L. Goldman (1959), *Le dieu caché*, qui mettait en rapport les œuvres de Pascal et de Racine et la place qu'occupaient, dans la société de l'époque, les groupes sociaux promoteurs du mouvement janséniste, n'a pas connu un développement important ; elle s'est surtout orientée vers les œuvres cinématographiques. Comment comprendre la faiblesse de ce développement, ou plutôt le fait d'un renouveau actuel que tentent de nouveaux programmes en sociologie de la littérature autour du GDR OPUS¹ ? Une première explication peut venir de l'envahissement du paradigme structuraliste dans le domaine de la critique littéraire et dans le champ des sciences sociales en général, paradigme qui construit le sens d'un texte ou d'une œuvre à partir de l'hypothèse d'un fonctionnement interne, autonome par rapport au contexte sociohistorique. Dès lors que cette problématique s'est étendue, des questionnements sur la qualité sociologique de l'œuvre littéraire semblent à nouveau autorisés. Quoiqu'il en soit, une sociologie des œuvres, comme toute psychanalyse des œuvres, si heuristiques qu'elles soient, se trouve actuellement sous les fourches caudines de sa décidabilité. Citons, pour mémoire, l'article de D. Reynaud (1999). L'auteur y affirme très explicitement sa conviction de l'impossibilité « scientifique » de telles recherches. Ce n'est pas ici l'objet de traiter de ce débat, – sociologie scientifique,

¹ OPUS, Œuvres, Public, Société, GDR dirigé par A. Pessin, Université de Grenoble I.

ou sociologie savante ? – ; nous constatons simplement que, pour autant, des programmes de recherche se développent. Remarquons aussi que, quelles que soient les difficultés de ces différents domaines de recherche et les solutions que les chercheurs leur apportent, les sciences sociales, et la sociologie notamment, connaissent aujourd’hui un regain d’intérêt pour l’étude des faits littéraires ou des faits artistiques : une institutionnalisation de groupes professionnels émerge avec son lot de manifestations, notamment sous forme de colloques réguliers et de certains numéros de revues spécialisés qui la font exister et se développer. Chacune de ces démarches et orientations de recherche apporte son lot de savoirs et enrichit notre connaissance de ces faits spécifiques que sont les faits artistiques, ou littéraires pour nous en tenir à notre seul propos.

1.1.1. Des pratiques culturelles à l’activité de lecture

Les programmes de recherche, concernant les lecteurs, ont été d’abord réalisés dans le cadre de la sociologie des pratiques culturelles, l’hypothèse explicite, étant que le livre et le rapport au livre relève des mêmes mécanismes sociaux que ceux inhérents aux pratiques culturelles. P. Bourdieu (1985), par exemple, a pu, dans un débat avec R. Chartier (1985), affirmer : « en autant qu’on le sache, pour nos sociétés, le modèle est relativement simple. La lecture obéit aux mêmes lois que les autres pratiques culturelles à la différence qu’elle est plus directement enseignée par le système scolaire, c’est-à-dire que le niveau scolaire va être plus puissant dans le système des facteurs explicatifs, le deuxième étant le facteur de l’origine sociale. Dans le cas de la lecture aujourd’hui, le poids du niveau de l’instruction est plus fort. Ainsi, quand on demande à quelqu’un son niveau d’instruction, on a déjà une prévision concernant ce qu’il lit,

le nombre de livres qu'il a lus dans l'année, etc. On a aussi une prévision concernant sa manière de lire ».

M. Peroni (1993) a fait un bilan de la sociologie de la lecture. Selon cet auteur, à l'intérieur de ce domaine, coexistent aujourd'hui « deux types d'approches distinctes, une sociologie – qualifiée de dominante –, qui considère la lecture comme une pratique culturelle, et une seconde, qui s'intéresse plutôt à l'activité de réception ». La première approche a l'avantage, d'après l'auteur, d'être immédiatement sociologique, alors que la seconde doit s'adosser à une théorie de la lecture, absente de la première démarche, et cette théorie, relevant d'un autre champ disciplinaire, exige une quête particulière de construction de sa pertinence sociologique. En effet, la lecture, comme pratique culturelle, permet de construire l'objet social, à partir de et contre l'évidence d'une définition en termes d'expérience individuelle, ce qui lui donne son caractère durkheimien, en excluant de l'investigation, ce qui en fait sa définition propre, l'expérience esthétique littéraire. De cet oubli volontaire, la lecture devient, de fait, un indice, un indicateur, un échantillon parmi d'autres objets ou d'autres activités liées aux pratiques culturelles. Selon le bilan proposé, l'intégration de la lecture dans l'analyse des pratiques culturelles conduit le chercheur à considérer que cette activité est « déterminée par des cadres sociaux, se rapportant à un objet propre, précisément dit « culturel », à savoir le livre ».

Dans cette perspective, les pratiques du livre excèdent la lecture qui n'en est qu'une modalité, et le chercheur s'intéresse aux usages sociaux du livre, plutôt qu'à l'activité de lecture elle-même. Ces usages sont quantifiables et dénombrables, par conséquent repérables objectivement. La pertinence sociologique immédiate de ce programme vient de ce que le chercheur peut se servir du modèle distributif de ces pratiques en fonction du niveau d'instruction et de l'origine sociale. Et les résultats ouvrent la possibilité d'observer des

différenciations sociales : « où trouver des indicateurs des lectures différentielles ? Parce que, face au livre, on doit savoir qu'il y a des lectures diverses, donc des compétences différentes, des instruments différents, des investissements différents, des instruments inégalement distribués selon le texte, selon l'âge, selon essentiellement le rapport au système scolaire, à partir du moment où le système scolaire existe », nous informe P. Bourdieu (1985), dans le débat déjà cité. De fait, les chercheurs mesurent, ainsi, l'efficacité pratique de l'imposition d'une pratique d'usage légitime des productions culturelles puisque, comme l'exprimait l'auteur, dans les énoncés cités ci-dessus, le niveau d'instruction sera dans le cas des usages sociaux du livre, le premier facteur d'explication.

Comme le remarque finement M. Peroni (1993), « l'intérêt pour l'acte de lecture est finalement toujours oblitéré par l'intérêt pour la structure des dispositions acquises ». Le programme de recherche définit, ainsi, deux volets. D'une part, il permet de construire une distribution différenciée de la population des lecteurs (« forts, moyens ou faibles lecteurs » par exemple), cette distribution étant croisée naturellement avec les caractéristiques objectives qui définissent les acteurs sociaux. D'autre part, il permet d'observer une division des productions littéraires en œuvres plus ou moins valorisées sur le « marché littéraire » (les différents éditeurs, La Bibliothèque bleue, la classification en genres, « la grande littérature » ou « la littérature de gare » par exemple). Ce double mouvement permet de répondre au programme sociologique, défini par le paradigme du classement et de la classification. Or ce paradigme se soutient, d'une part, de la théorie de la légitimité culturelle et, d'autre part, du principe de distinction comme facteur explicatif. Comme l'écrivait P. Bourdieu (1985), il s'agit de ne pas omettre « la question de savoir pourquoi on lit, s'il va de soi de lire, s'il existe un besoin de lecture. Il est probable

qu'on lit quand on a un marché sur lequel on peut placer des discours concernant la lecture ». On comprend, dès lors, pourquoi les enquêtes sur la lecture comme pratique culturelle s'élaborent à partir de questionnaires qui, comme le soulignaient C. Grignon et J.-C. Passeron (1989), dans *Le savant et le populaire*, peuvent constituer des artefacts peu heuristiques quant à l'observation des pratiques culturelles réelles des couches populaires : « la sociologie de la culture, dont le langage théorique a stabilisé un certain nombre de concepts et identifié nombre de « traits pertinents », revendiquant implicitement, par leur pouvoir attesté de description, la généralité sociale, n'a-t-elle pas, sans y prendre garde, défini ses instruments et réglé ses viseurs sur le seul cas de figure où le jeu symbolique tient son sens et ses règles de se jouer en situation dominante ? Pareils instruments de description et d'intelligibilité ne risquent-ils pas quand on les applique tels quels à des pratiques culturelles trop éloignées de ce cas de figure, d'imposer en même temps que leurs accommodations préalables sur la logique des cultures dominantes quelque chose du regard ethnocentrique que toute culture dominante porte immémorialement sur une culture dominée » (Passeron, 1989, 17). Les recherches de J.-C. Passeron et d'E. Pedler (1991) sur la réception artistique participent de ce mouvement réflexif et critique, et ont quelque peu changé la donne épistémologique en matière de réception. *Le temps consacré aux tableaux*, par exemple, montre comment les « prévisions » qui semblaient évidentes dans le cadre de la théorie de la légitimité culturelle, étaient pourtant mises en défaut, la réception intensive de l'œuvre d'art ne coïncidant pas avec les hauts niveaux d'instruction mais plutôt avec la plus ou moins grande intégration (professionnelle ou non professionnelle) des récepteurs dans le champ artistique. Le déplacement de l'enquête consistait à rendre compte de la « réception réelle des publics réels », c'est-à-dire de « l'intensité (émotionnelle) » que peuvent

ressentir des publics réels au moment où ils regardent précisément une œuvre d'art, ce qui introduit à d'autres formes d'observation et à une méthodologie spécifique que nous ne développons pas ici.

Cependant, au-delà du problème épistémologique de fond, que soulèvent ces auteurs sur les formes d'enquêtes sociologiques, cette manière de procéder a connu et connaît un certain nombre d'autres discussions. On peut ainsi vouloir affiner la question de la différenciation sociale dans l'appropriation du livre : on s'intéresse, par exemple, plus précisément à l'âge (De Singly, 1993), au sexe, ou encore à des situations particulières comme la pratique de la lecture dès lors que l'on est à la retraite ou que l'on est enfermé dans une prison (Peroni, 1993). Le paradigme du classement et de la classification sert alors non plus seulement le mécanisme de distinction, mais s'élargit au principe d'identification ou d'expression que les acteurs sociaux mettraient en œuvre. Par exemple, F. de Singly, pour rendre compte de la lecture des jeunes, avance que « trois traits de la lecture chez les jeunes – la forte baisse de la lecture des livres, la tension entre scolarisation de la lecture et modèle de la lecture plaisir, la supériorité des investissements affectifs des filles dans les livres et les romans –, ne peuvent pas être exclusivement expliqués selon la logique de la distinction sociale (Bourdieu, 1979) dans le cadre des luttes symboliques entre les groupes sociaux. Dans la perspective de la distinction, les autres dimensions de la lecture des livres – notamment le plaisir, le rêve, l'identification –, servent à masquer les enjeux sociaux. Pourquoi ne pas admettre qu'un livre puisse servir objectivement et subjectivement à plusieurs choses : se distinguer, apprendre, pleurer, se connaître par un long détour, goûter au style, s'ennuyer... ». Cet enrichissement de l'analyse permet de rendre compte d'un côté, des changements sociaux de l'école (allongement de la scolarité

et sa diffusion culturelle) et de l'autre d'un questionnement identitaire, par l'élargissement du paradigme : « La définition de cette activité (de lecture) en termes de pratique culturelle légitime – dans une perspective attentive surtout aux rapports entre les groupes sociaux – ne suffit pas. Elle néglige ainsi, malgré les déclarations de principe sur les champs et sur l'autonomie relative des pratiques, la spécificité de la lecture des livres, à savoir sa fonction de socialisation au monde de l'écrit, encore dominant dans l'institution scolaire, et celle de la construction de l'identité personnelle, notamment pendant l'adolescence » (p. 145).

Michel Peroni (1993), partant d'une analyse sur la « faible lecture », s'interroge, lui, sur « les conditions d'émergence d'une pratique sociale significative dans des situations où c'est le sens même de la lecture qui est à établir : dans le premier contexte (le départ à la retraite), la lecture ne se rapporte pas tant à des « mondes » du texte et du « lecteur » dont elle opérerait la rencontre qu'aux domaines d'activités dans lesquels elle trouve à s'inscrire dans la vie quotidienne ; dans le second (l'incarcération), la rencontre entre les “mondes du texte” et “du lecteur” trouve obstacle dans leur objectivation en mondes du dehors et du dedans » (1993, 54).

Des travaux de F. de Singly à ceux de M. Peroni, on passe insensiblement de la lecture comme pratique culturelle à la lecture comme activité, pour laquelle le chercheur doit explorer des hypothèses nouvelles et déplacer l'observation de la consommation ou de l'intensité d'une pratique culturelle, à une enquête de réception. Ce dernier projet est défendu par l'historien de la lecture, R. Chartier, qui, en réponse à l'assertion de P. Bourdieu sur la recherche d'une distinction sur le marché littéraire, déclare que les besoins de lecture « ne sont pas réductibles à une compétence de lecteurs prisés sur un marché social, mais [...] sont, dans un certain sens, très profondément enracinés dans des expériences individuelles et communautaires ». L'auteur cite, par

exemple, les pratiques de lectures professionnelles dans les ateliers, relate les travaux de J. Hébrard sur l'autodidaxie exemplaire, et constate que « l'apprentissage de la lecture s'appuie beaucoup plus sur des questionnements pré- ou extrascolaires, liés à la découverte par l'enfant des problèmes qui tiennent à la difficile compréhension de l'ordre du monde que sur une scolarisation ou un apprentissage scolaire » (1985, 278-279).

Le débat entre P. Bourdieu et R. Chartier est polarisé, nous semble-t-il, entre deux figures de lecteurs, le lettré d'une part, et l'autodidacte d'autre part. M. Poulain (1993) dans l'avant-propos de l'ouvrage qu'elle a dirigé, *Lire en France aujourd'hui*, rappelle cependant, les résultats de deux enquêtes (Les pratiques culturelles des Français en 1989, et, L'enquête Loisirs de l'INSEE de 1998). La pratique du livre connaît des transformations qui éloignent la réalité de ces deux figures emblématiques : on constate une diminution de la lecture des livres chez ceux qui étaient définis comme des bons lecteurs, en même temps que le livre se banalise auprès des petits lecteurs. Si les grands clivages sociaux ne sont pas pour autant complètement remis en cause, cela peut vouloir dire que les « conflits sous-jacents ne seraient pas seulement de l'ordre du "symbolique" (qu'est-ce qu'un livre ?), et donc de la distinction, mais aussi d'ordre "pragmatique" (qu'est-ce que lire un livre ?) ». Elle convie ses lecteurs à penser la concurrence paradoxale de la banalisation du lire et son reflux. La banalisation « qui doit être interrogée dans ses deux entendements : malgré tout partagée par la plupart, la lecture en devient-elle pour autant banale, c'est-à-dire sans valeur ? La force, – passée ? –, des effets de lecture ne serait-elle due qu'à la rareté des contacts ou aux difficultés, - positives –, qu'un éloignement factuel, culturel, ou social de l'univers du livre devait surmonter ? Le lettré et l'autodidacte seraient-ils « deux figures qui meurent, figures inversées de la même image » ? Ne resterait-il de place que « pour une

figure faible, celle d'un lecteur moyen usant du livre d'une manière consommatoire ? » Martine Poulain fait là un bilan – « la consommation parfois nonchalante du texte côtoie la recherche de construction identitaire » – et elle en conclut : « passe-temps, distraction, délice ou épreuve, information, acculturation, instrument de connaissance, obligatoire ou volontaire, imposée ou choisie, la lecture est sans doute bien plus qu'on ne l'a dit, tout cela à la fois ».

Il semblerait qu'il y ait, aujourd'hui, un passage obligé de la lecture conçue comme pratique culturelle à la lecture comme activité de réception. Cela voudrait-il dire qu'il faut changer les concepts avec lesquels jusqu'ici nous pouvions aborder les pratiques culturelles et faut-il décidément refuser de s'en tenir au seul principe de distinction ? Pour R. Chartier, « la notion de culture populaire ne paraît guère pouvoir résister à trois mises en doute fondamentales. Il ne paraît plus tenable de vouloir établir des correspondances strictes entre clivages culturels, et hiérarchies sociales, des mises en relation simples entre des objets, ou formes culturels, et des groupes sociaux spécifiques. Il faut reconnaître des circulations fluides, des pratiques partagées qui traversent les horizons sociaux. Il ne serait pas possible, non plus, d'identifier l'absolue différence et la radicale spécificité de la culture populaire à partir des textes, croyances, des codes qui leur seraient propres. Tous les matériaux qui portent les pratiques et les pensées du plus grand nombre sont toujours mixtes, mêlant formes et motifs, inventions et traditions, culture lettrée et socle folklorique. L'opposition macroscopique entre populaire et savant a perdu sa pertinence. La définition du peuple se fait par défaut comme l'ensemble de ceux situés hors le monde des élites, et l'on préfère l'inventaire des divisions multiples qui fragmentent le corps social »... « Parce qu'il ignore emprunts et échanges, parce qu'il masque la multiplicité des différences, parce qu'il pose *a priori* la validité d'un

découpage qui justement est à établir, le concept de culture populaire – qui a fondé les premières et pionnières études sur le livre de colportage –, doit être maintenant révoqué. Comme doit l'être également le contraste durablement reconnu entre les formes orales et gestuelles de la culture dite traditionnelle, et l'aire de circulation de l'écrit, manuscrit, puis imprimé, délimitant une culture autre, minoritaire, réservée ».

Dans cette perspective, « à une sociologie rétrospective qui longtemps a fait de l'inégale distribution des objets le critère premier de la hiérarchie culturelle, doit être substituée une autre approche, qui centre son attention sur les emplois différenciés, les usages contrastés des mêmes biens, des mêmes textes, des mêmes idées... Une telle perspective ne renonce pas à identifier des différences (et des différences socialement enracinées) mais elle déplace le lieu même de leur identification, puisqu'il ne s'agit plus de qualifier socialement des corpus pris en leur entier (par exemple, la Bibliothèque Bleue) mais de caractériser des pratiques qui s'approprient différenciellement les matériaux qui circulent dans une société donnée ... L'essentiel est dans la manière contrastée dont les groupes ou les individus font usage des motifs ou des formes qu'ils partagent avec d'autres ».

L'ensemble des auteurs semble ainsi s'accorder sur le fait que les faits littéraires circulent et qu'il est difficile de s'en tenir à l'activité lectorale, comprise en termes de pratiques culturelles. Pour mieux saisir les différences sociales qui voient le jour avec la banalisation de la lecture, pour mieux comprendre ce que le procès littéraire constitue comme échange social, il semble qu'il faille tenir compte de la circulation des écrits, et voir comment déconstruire la banalisation de la lecture en lectures différenciées : ceci appelle que l'on change d'objet d'enquête et que l'on s'intéresse à l'activité lectorale comme activité de réception. Une activité de réception présuppose un échange entre un